

Autour de Raymond De Becker

par

PIERRE MASSON

J'ai fait la connaissance de R. De Becker en 1932 lors d'un camp de scouts à Tamié, en Savoie, chez les Trappistes.

R. De Becker logeait à côté de l'abbaye dans une petite maison qu'il appelait « la Porte du Ciel ». Il y vivait avec deux de ses disciples pour préparer « un monde meilleur » purement chrétien, contre le communisme et le catholicisme.

L'un de ses disciples était Henri Bauchau. Je ne me souviens pas du nom de l'autre, peut-être Théo Léger. Ces deux garçons étaient absents et faisaient leur service militaire en Belgique.

Ainsi s'exprimait naguère Michel Levesque, évoquant cette période avec plus de sûreté qu'il ne le pensait lui-même : à Tamié, c'est bien ce trio assez exceptionnel qu'il lui fut donné de rencontrer, et qu'il contribua à faire connaître à André Gide dont il était lui-même, en compagnie de son frère Robert, un familier. Si peu de gens, même en Belgique, connaissent Théo Léger¹, poète rare et inspiré, le romancier Henri Bauchau²

1. Théo Léger est né à Bruxelles en 1912. Après ses études, il fit deux séjours à Tamié, le second seul, puis voyagea en Italie et en Grèce ; à Paris, il se lia avec Éluard et Valentine Hugo. Son recueil *Andromède éblouie* a reçu à Bruxelles en 1942 le Prix des Poètes.

2. Henri Bauchau, né en Belgique en 1913, vit à Paris depuis 1975. Psychothérapeute, il est aussi poète, dramaturge et romancier, auteur de *Gengis Khan* (1960), *La Déchirure* (1966), *Edipe sur la route* (1990).

a conquis la notoriété ; quant à Raymond De Becker, son histoire reste à écrire, car il semble que son passage du christianisme prophétique au fascisme virulent ait fait de lui un personnage non seulement sulfureux, mais tabou³.

C'est avec ce dernier que Gide fut véritablement en relation, à un époque où l'aspiration à un renouveau pouvait amener à dialoguer un sympathisant communiste et un chrétien dissident. En fait, on le verra, c'est surtout De Becker qui chercha un moment la caution et l'appui de Gide, celui-ci considérant le jeune Belge avec prudence et ironie. Dans le puzzle qui va suivre, nous n'avons pas prétendu reconstituer un itinéraire qui n'exista pas, simplement évoquer quelques unes des silhouettes contrastées que Gide, pris dans le tourbillon de l'Histoire, fut amené à croiser.

C'est à nouveau Michel Levesque qui parle ; ce sont des notes anciennes que nous citons cette fois :

Tous nous cherchions la vraie révolution. Un de nous apprit que trois jeunes Belges catholiques s'étaient retirés du monde pendant trois ans pour élaborer en paix un plan de révolution chrétienne. Ils s'étaient fixés près de la Trappe de Tamié en Savoie. Au mois d'août, comme nous allions camper dans la région, nous fîmes un détour pour aller les voir. [...]

Le lendemain après la messe nous étions assis dans un champ, attendant le petit déjeuner, quand B. s'avance sinueusement vers nous. [...] Je suis fasciné par ce type qui, comme si de rien n'était, commence déjà à nous exposer ses projets. Il parle avec beaucoup de facilité. [...] Il a envisagé toutes nos questions et prévu nos demandes. Il critique impitoyablement le catholicisme actuel. Le christianisme seul, dit-il, peut rétablir l'ordre. Un état chrétien s'impose. Mais avant de faire la révolution dans le monde, il faut la faire en soi. Il s'agit de retrouver le christianisme du Moyen-Âge et de l'adapter à notre époque.

À la fin de cet exposé enflammé, il nous distribue à tous un cahier rouge où tout ce qu'il nous a dit est écrit. Ce Belge est naturellement fort sympathique, mais il me fait penser un peu à un camelot qui, après avoir fini son boniment, distribue ses prospectus.

[...] L'entretien risquant de s'arrêter là, je risquai ceci : « Pour moi,

3. Raymond De Becker est né en 1912 à Ostende. D'abord militant de l'Action catholique, il évolua vers un anarchisme chrétien, puis vers une admiration croissante pour le national-socialisme et l'Allemagne hitlérienne. Auteur de *Pour un Ordre nouveau* (1932), *La Vie difficile* (1939), *Livre des Vivants et des Morts* (1942).

ce n'est qu'une question d'hommes. J'ai à choisir entre Gide et toi. » Cette brusque confiance paraît soulager beaucoup mon ami. Il sait maintenant où il lui faut viser. Je lui ai fourni une arme terrible pour me conquérir. Il en est tout joyeux. Pour mieux préciser son attaque il me demande quels livres j'ai lu de cet auteur. « Aucun, répondis-je. Je ne connais pas Gide par son œuvre, je connais sa personne même. [...] — Oh ! prends garde. J'ai été séduit moi aussi par son humanisme, mais j'en suis vite revenu. Gide n'a pas compris l'Amour. Il ne fait que prendre et ne donne jamais. Il ne vise qu'à l'enrichissement de son moi. C'est un individualiste. »

[...] Je suis de plus en plus troublé et médusé par ce nouvel ami. Je voudrais rester toujours avec lui.

À partir de là, des relations s'établissent entre Raymond De Becker et la famille de Michel Levesque :

Becker est venu dans notre famille à Paris dès l'automne 1932. Il y a fait plusieurs séjours. Il arrivait sans bagages (avec son peigne et sa brosse à dents). Il se plaisait chez nous et avait fait la conquête de mes parents. C'est ainsi que mon frère Robert fit sa connaissance. De là à lui faire connaître Gide...

R. de B. profitait de ses passages à Paris pour aller souvent à la revue Études où il voyait le père Doncœur. À l'un de ses voyages il était accompagné d'Henry Bauchau. [...] Robert avait présenté ce dernier à plusieurs de nos amis, entre autres à Stoisy Sternheim. [...] R. De Becker venait encore à Paris en 1933-34 mais ne prenait plus pension chez nous. Il était de mieux en mieux habillé et respirait de plus en plus l'aisance matérielle. Il continuait ses relations avec la revue Études et le père Doncœur.

C'est donc à Robert Levesque qu'il convient de passer la parole :

8 novembre [1933]. Semaine toute métaphysique, grâce au passage de De Becker à la maison. Je ne saurais reprendre la matière de nos entretiens, ni même résumer la doctrine catholique révolutionnaire qu'il apporte. Il veut unir le vrai christianisme et l'homme nouveau, non pas dans l'Église, mais à côté d'elle. Garçon de 22 ans, il en paraît davantage. À 16 ans, il s'occupait déjà en Belgique de la question sociale et de politique, vivant de plus avec une vie fort passionnée.

[...] Un matin, je fus avec Becker et Michel voir Gide, qui nous emmena déjeuner place Dauphine. C'était dimanche. Gide, aussitôt, fut prodigieux. « Vous êtes à Bluffy ! Oh ! Je connais. J'en parle même

dans mon premier livre. Je m'étais installé au bord du lac d'Annecy, à Menthon, et j'ai toujours voulu monter à Bluffy et à la Gièttaz, dont les noms m'avaient séduit. [...] Si, il y a quarante ans, j'avais rencontré en Savoie un mouvement comme le vôtre, ma vie aurait peut-être été différente... C'est cela qui me donne confiance dans l'avenir : de tous côtés, la jeunesse se réveille, se rend compte. » [...] Recommande à De Becker de raconter le début de son mouvement. [...] Convient volontiers que Marx est à peu près illisible (à l'exception de la partie historique), et avoue que c'est dans les livres de Henri de Man (rejeté par les communistes) qu'il trouva les programmes — d'ailleurs assez chrétiens — le plus près de son cœur. [...] Le déjeuner fini, [...] Michel et De Becker nous quittent. [...] Parlons de John, de Paul... [...] Me dit encore sa sympathie pour De Becker. [...]

5 janvier 1934. [...] Bref passage de De Becker à Paris, accompagné cette fois d'un jeune apôtre de sa bande. [...] Le jeune apôtre (Henry Bauchau) qui suivait De Becker était belge aussi. Grand, mince et blond, tout nordique. [...] J'ai peu parlé à ce garçon ; le soir qu'il a dormi à la maison, je n'ai pas osé prolonger la conversation quand De Becker a voulu monter se coucher. Cependant, je sentais la sympathie de H. ⁴.

Nous disposons d'un troisième témoignage sur les origines de cette relation ; il s'agit du récit de Raymond De Becker lui-même, tel qu'il figure dans son livre-bilan, *Livre des Vivants et des Morts* ⁵ :

De toutes parts d'ailleurs, les milieux de la jeunesse catholique étaient travaillés par l'idée de communauté. [...] À Issy-les-Moulineaux, les cadets du Père Donceur préparaient leurs examens dans une maison commune et, quoique se destinant au mariage, s'étaient liés les uns aux autres par une promesse assez analogue à celle que mes compagnons et moi avions prononcée à Tamié. [...]

À Paris, des intellectuels éminents s'intéressaient à ce remue-ménage. Outre Jacques Maritain et Nicolas Berdiaeff dont j'ai déjà parlé, André Gide, retour d'URSS, s'interrogeait sur les possibilités de rester communiste. C'est vers cette époque que je fis la connaissance de l'auteur des Nourritures terrestres et que nous eûmes l'occasion de nous entretenir des problèmes religieux et sociaux qui me préoccupaient. J'avais été mis en rapport avec lui par l'intermédiaire d'un jeune routier qui avait campé à Tamié pendant mon séjour là-bas. Son frère était ce Robert Levesque

4. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n° 62, avril 1984, pp. 246-53.

5. Raymond De Becker, *Livre des Vivants et des Morts* (Bruxelles : Éd. de la Toison d'Or, 1942), pp. 167-8.

dont Gide parle à diverses reprises dans son Journal. C'était un garçon fort cultivé, qui avait quitté le catholicisme et avait acquis un esprit sceptique assez désagréable. [...] Pour lui, je ne pouvais être évidemment qu'un « cas » intéressant et c'est sans doute à ce titre qu'il me mit en rapport avec André Gide. J'allai deux ou trois fois chez ce dernier, nous déjeunâmes ensemble un jour et, dans la suite, nous échangeâmes quelques lettres qui n'eurent d'autre résultat que de montrer le monde radicalement différent dans lequel nous vivions l'un et l'autre. À Paris, nous avions parlé du communisme et de la Troisième Force, ainsi que d'Henri de Man dont Gide lisait à cette époque les ouvrages. Il était assez comique de s'entretenir avec lui de questions sociales et politiques, car sa naïveté à leur propos était déconcertante et son ignorance presque totale. Lorsque nous arrivâmes à parler de mon aventure de Tamié, son intérêt s'accrut aussitôt. Et comme je lui racontais que pendant les derniers mois de 1933, j'avais séjourné à Bluffy, il me rappela que dans son premier livre Les Cahiers d'André Walter, il parle de Bluffy et de son passage en cette localité. « Ah ! si je vous avais rencontré à cette époque », ajouta-t-il, « toute ma vie aurait sans doute été changée. » J'étais étonné de découvrir chez lui une sympathie si grande pour ses interlocuteurs et une compréhension si vive. Il donnait l'impression de se mettre réellement à la place de la personne avec qui il s'entretenait, mais cette attitude ne laissait pas de créer une certaine gêne, car trop facile et sans profondeur. L'on s'imaginait aisément qu'après le départ de son interlocuteur, Gide devait complètement oublier celui-ci et se retrouver le même qu'avant la rencontre. Sa sincérité ne pouvait cependant être mise en doute mais cette manière d'entrer dans la personnalité d'autrui sans jamais en être marqué tenait vraisemblablement au caractère passif et à la féminité de son tempérament.

À l'époque où il écrivait ses souvenirs, De Becker était loin de ses positions d'alors, et Gide, devenu l'un des boucs-émissaires dénoncés par Vichy, ne pouvait plus guère susciter sa sympathie. En cette fin de 1933, en revanche, Gide était un interlocuteur privilégié, capable de plus de favoriser les projets de publication du jeune Belge. Le contact entre Gide et De Becker était donc établi. Gide l'avait encouragé à raconter les origines de son mouvement. De Becker suivit ce conseil, envoyant un texte dont nous n'avons pas connaissance, mais qui fit réagir Gide suffisamment pour écrire à De Becker, et surtout pour considérer plus tard cette lettre comme suffisamment significative pour être publiée. Nous la re-

donnons ici, telle qu'elle figure donc dans *Littérature engagée* ⁶ :

À R. DE B.

Cuverville, 16 janvier 1934.

Mon cher R. de B.,

C'est dans ma retraite de Normandie qu'enfin j'ai pu trouver le temps de vous lire. Que je sois « de cœur » avec vous, il n'est pas besoin de vous le dire ; si vous ne le saviez déjà, vous ne m'auriez pas envoyé ces pages. Certaines m'ont ému profondément ; j'y souscrivais, en les lisant, mot après mot. Mais vous savez également ce que déjà je pensais avant de vous lire : vous indiquez, me semble-t-il, bien plus ce que le christianisme aurait pu être, aurait dû être (si l'Église ne l'avait point compromis), que ce qu'il pourra être encore. Et je crains que, pratiquement, vous ne soyez bientôt réduit à cette alternative : ou accepter de vous ranger dans des cadres déjà reconnus par l'Église et approuvés par elle, qui dévieront gravement vos premières intentions ; ou accepter d'être rejeté par elle. Depuis trop longtemps n'a-t-elle pas lié partie avec les pires puissances de ce monde ? Elle n'acceptera pas que vous cherchiez à l'en dégager. Même si le pape me paraît ici retenu par Elle, et obligé de « composer ». À peine, de-ci, de-là, dans ses dernières encycliques, quelques mots laissent-ils entrevoir combien plus généreuse serait sa propre pensée, son propre élan chrétien, si libre de s'abandonner à lui-même, je veux dire : à Dieu. L'Église est compromise. (L'orthodoxe Berdiaeff, dont vous vous recommandez, n'est peut-être pas ici très bon juge.)

Autre réflexion, beaucoup plus grave : — Oui, je suis de tout cœur avec vous... Je serais de tout cœur avec vous, si vous ne cherchiez pas à suspendre votre vie, votre raison de vivre, à des dogmes que l'esprit d'examen, développé par l'instruction, est appelé à ruiner, tôt ou tard. Est-il nécessaire, pour suivre les préceptes de Celui qui guide votre charité et en communion de qui vous voulez vivre, de croire qu'il est né d'une vierge, qu'il est ressuscité le troisième jour ⁷, etc. ? ... Et estimez-

6. Gide, *Littérature engagée*, pp. 44-6. Cette lettre avait déjà été publiée en appendice de *Pages de Journal (1929-1932)* (Éd. de la NRF, 1934), pp. 198-201.

7. Et, partant, de croire à la vie éternelle. Car, ici, tout se tient et, de ce tissu admirable, vous ne pouvez ronger une maille sans que tout, aussitôt, ne se défasse. « Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité », dit saint Paul ; et réciproquement. Or, de cette croyance à la vie éternelle, vous éprouverez par expérience, ainsi que j'ai pu faire, et lorsque vous aurez plus vécu,

vous vaine votre tâche sociale tant que vous n'aurez pas inculqué cette croyance au peuple que vous vous proposez de secourir ?... C'est ici que je me refuse à vous suivre. Je ne suis pas un sceptique. Je suis un croyant convaincu. Je crois fermement qu'ici vous vous trompez. Je crois que vous êtes dans la vérité tant que vous restez dans la région de l'amour. Je crois qu'avec les dogmes vous entrez dans les discussions du mensonge ou dans les mensonges de la discussion. Je crois que la grande crise de l'humanité d'aujourd'hui vient de ce que, pour la première fois, elle cherche à s'en délivrer. C'est une crise de croissance. Je tiens pour dangereux tout effort de ramener l'homme à un état infantin, si béni que celui-ci ait pu paraître. En attachant le Christ aux dogmes, vous forcerez les révolutionnaires (dont vous êtes) à rejeter avec ceux-ci le Christ même, ainsi qu'il advient.

Au revoir. Vous citez une bien étonnante parole de Lénine, et que je ne connaissais pas. Je vous serre la main bien affectueusement.

Il ne semble pas que De Becker ait réagi immédiatement à la lettre de Gide ; pour autant, il s'employait plutôt à resserrer ses liens avec lui, si l'on en juge d'après ces lignes tirées d'une lettre adressée par Gide à Robert Levesque le 24 juillet 1934 :

« Reçu une lettre de Becker, très désireux de me parler en me demandant à passer la nuit chez moi lorsqu'il viendrait à Paris pour deux jours. »

Nous n'avons pas la réponse de Gide, qui ne pouvait de toute façon accéder dans l'immédiat à cette demande, car il devait passer le mois d'août à Thun, après avoir terminé sa cure à Karlsbad. Vraisemblablement, c'est à l'automne que De Becker reprit contact avec lui :

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

*Bruxelles, ce lundi
[septembre 1934].*

Cher Monsieur,

Un ami vient de me montrer votre Journal 1929-1932 dans lequel vous avez publié, en annexe, la lettre que vous m'avez envoyée à propos de mes projets.

Vous savez que je n'ai pas encore répondu à cette lettre... et que som-

qu'elle invite trop à l'acceptation pour que quelque révolution que ce soit demeure encore possible.

me toute je ne l'ai pas fait parce qu'il s'agirait en quelque sorte de vous exposer toute ma manière de concevoir le christianisme.

Me permettez-vous de vous envoyer une première réponse... que vous aurez la bonté de m'aider à publier ! Voici ce dont il s'agit : lorsque nous nous sommes rencontrés à Paris l'an dernier, vous m'avez conseillé d'écrire l'histoire de notre groupe, ou plus exactement l'histoire de notre vocation. J'ai retenu votre conseil, et je mets la dernière main cette semaine à un petit livre intitulé Confession d'un jeune catholique.

Ce travail se compose de deux parties distinctes : l'une, composée de notes de mon journal intime 1927-1932, l'autre d'un récit des événements extérieurs permettant de comprendre ces notes et de quelques commentaires. Il se divise en trois chapitres (Dieu et mon corps. Dieu par l'amour. Tentation du monde) qui sont suivis de conclusions et d'un cantique au Bien-Aimé.

Abordant d'une manière plus vitale qu'intellectuelle le problème de la sexualité, de l'amour (hétérosexuel et homosexuel), de la révolution, de l'Église, il est la première réponse que je puis envoyer à votre lettre. Au début de 35, paraîtra chez Desclée sans doute un autre livre intitulé Christianisme et Révolution, et qui constitue la seconde réponse à votre lettre.

En ce qui concerne les Confessions, je n'ai pas encore d'éditeur. Maritain voulait s'en charger, mais je préfère m'adresser à vous, car je ne tiens que très accessoirement à toucher les milieux catholiques. Si vous croyez que vous pourriez présenter le manuscrit à la NRF, je vous l'enverrais d'ici une quinzaine de jours.

Je ne ferai pas paraître ce manuscrit sous mon nom, mais sous celui d'un pseudonyme allemand. J'ai transposé en Allemagne tous les événements, et plus particulièrement tous ceux qui ont trait à l'activité que j'ai déployée dans le parti catholique belge avant mon départ de 1932. Je vous demanderai de bien vouloir m'aider à ne devoir dévoiler le nom exact de l'auteur qu'aux personnes à qui ce sera absolument nécessaire.

Vous sera-t-il possible de m'aider dans ce domaine ? De toute manière, vous avez toute ma reconnaissance.

J'espère recevoir de vos nouvelles le plus tôt possible, et vous prie de croire, cher Monsieur, à ma respectueuse affection en N. S.

R. De Becker

À partir de jeudi, mon adresse sera : 33, boulevard de Diest, à Louvain, où je vais installer une maison de notre groupe. En décembre, je vous enverrai également notre journal Communauté qui paraîtra à ce moment.

R. B.

ANDRÉ GIDE à RAYMOND DE BECKER

Cuverville

28 septembre 1934

*Mon cher Raymond De Becker,**Je me réjouis fort de ce que vous me dites de votre travail et suis impatient de lire ces Confessions d'un jeune catholique et Christianisme et Révolution.**Mais je m'inquiète beaucoup de la transposition dont vous me parlez. Un pseudonyme, passe encore ! Mais ce n'est pas impunément que vous expatrierez les événements intimes que vous vous proposez de relater. Vous méprenez-vous à ce point sur leur importance ? Je ne peux pas être suspect à vos yeux d'un patriotisme exagéré ; mais je ne puis approuver que vous fassiez cadeau à l'Allemagne de ce qui appartient à la Belgique et à la France. Et quelle tablature vous vous préparez, lorsqu'il vous faudra, par la suite (ce qui arrivera nécessairement, si vous ne faites pas fiasco) rectifier, rétablir, restituer, remettre tout au point ! Tout cela doit être d'une sincérité, d'une authenticité parfaites.**Que puis-je voir moi-même dans votre désir de dépister ? Sinon une justification de ce que je vous disais dans une lettre. Vous craignez la désapprobation de l'Église, parbleu ! Mais y échapper par escamotage, c'est tricher.**Ne m'en veuillez pas de vous parler si franchement, mon cher Becker, et ne doutez pas de mes sentiments bien cordiaux.*

André Gide.

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

Louvain, le 2 octobre [1934].

*Cher Monsieur,**Je vous remercie de votre lettre. Je ne vous enverrai que dans une quinzaine le manuscrit des Confessions. Je n'ai pu, en effet, le terminer aussi rapidement que je pouvais, ayant été bousculé ces dernières semaines par les soucis de mon installation ici et par de multiples tracasseries financières !**Je n'ai encore pris aucune décision quant à ce que vous me dites au sujet de la transposition en Allemagne. Il est possible que je ne fasse pas cette transposition, mais dans ce cas je publierai ces Confessions sans aucun nom d'auteur et en laissant absolument dans le vide les indications de lieux. Les raisons qui me font agir de la sorte ne sont pas celles que vous pensez. En publiant ce livre, je ne crains nullement la désapproba-*

tion de l'Église. Je crois avoir vécu jusqu'à présent mon christianisme d'une manière assez profonde pour le savoir orthodoxe : je ne me fais aucune illusion sur les difficultés que me susciteront certainement les hommes d'Église, et je suis bien décidé à passer outre, quoi qu'il arrive ; mais je sais également que ces divergences ont existé de tout temps entre les réformateurs et la hiérarchie, et qu'elles n'atteignent pas la profondeur de la vie de l'Église. [...] Mon jugement individuel n'a de valeur que pour autant qu'il participe à la conscience œcuménique de l'Église. L'Esprit Saint dirigeant l'Église, toute contradiction entre le jugement d'un chrétien et le jugement de l'Église (je ne parle pas de celui des hommes d'Église) indique chez ce chrétien une déficience de sa vie intérieure, car celle-ci, illuminée par Dieu, doit nécessairement coïncider avec le jugement de l'Église. [...]

Comprenez-moi, je ne me sens pas encore assez mûr pour être le drapeau d'un renouveau catholique. Pour l'instant, je ne désire que répandre des idées. Pour lier la réalisation de ces idées à ma personnalité, plus tard, plus tard...

Que l'expérience relatée ait été faite par moi ou par un autre, cela a la même valeur. Il n'y a aucune tricherie à ne pas donner mon nom. Je suis obligé de dire vrai dans ce que j'exprime, mais je ne suis pas obligé de dire tout à la fois. [...]

Vous connaissez toute mon affection pour vous et je suis peiné de ne pouvoir être de votre avis, mais une des meilleures manières d'aimer est encore de ne pas trahir sa conscience, tout en étant fidèle.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux.

R. De Becker

33, bvd de Diest, Louvain

Les relations entre Gide et De Becker semblent s'être alors interrompues ; en tout cas, les livres annoncés par le Belge ne parurent point. En 1935 et 36, il participa à des décades à l'abbaye de Pontigny, mais Gide n'y était pas. En 1935, lors de la décade « Au sujet de l'ascétisme et de son pouvoir créateur », De Becker se sentait encore assez proche de son expérience de Tamié pour en faire le récit. Mais en 1936, il revenait d'un séjour en Allemagne, et son langage était bien différent :

« Lorsque je retournai à Pontigny et qu'à la demande de Paul Desjardins je racontai mes impressions d'Allemagne, la consternation se peignit sur de nombreux visages. Comme la conversation avait porté dans la suite sur le conflit entre les démocraties et les fascismes, je m'étais écrié : "S'il faut choisir un jour entre la démocratie capitaliste et le fascisme, nous choisirons ce dernier." Là-dessus, Madame la Secrétaire

re d'État Blum avait poussé un cri et s'était trouvée mal. Des jeunes gens de l'Action Française m'avaient témoigné leur sympathie ⁸.

De cette évolution, Gide fut-il informé ? C'est probable. L'eût-il ignorée qu'une dernière lettre de De Becker se chargea de la lui faire connaître :

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

Bruxelles, le 4 mars 1939.

Cher Monsieur,

Je vous ai envoyé il y a quelques mois un manuscrit intitulé La Vie difficile. Je ne sais si vous avez eu l'occasion de le lire ni si, l'ayant lu, vous l'avez trouvé digne d'être publié.

Si je vous écris une nouvelle fois à ce propos, c'est sans doute pour vous demander de m'aider, mais aussi et surtout pour vous donner une nouvelle que je crois vous devoir.

J'ai relu ces derniers temps la lettre que vous m'aviez envoyée au début de 1934 et que vous aviez publiée dans vos Pages de Journal. Dois-je vous dire que maintenant je me trouve d'accord avec cette lettre et que j'ai quitté le catholicisme ?

J'ai peur en si peu de mots de ne pas dire juste : à vrai dire, je n'ai pas le sentiment d'avoir échoué dans cette expérience ; au contraire, il me semble avoir trouvé ce que je cherchais ; mais l'ayant trouvé, je me découvre au-delà du catholicisme, ayant simplement abandonné en route un manteau qui s'est détaché sans que je m'en aperçoive.

Je ne veux pas vous dire si ceci est joie ou douleur ; l'un et l'autre sans doute, car c'est un peu un départ de tous ceux que j'ai aimés dans cette communion mais c'est aussi le fait de ne plus êtreindre que le réel. Mais je devais vous dire cela ; il m'a semblé que c'était mon devoir.

Maintenant, j'ai évidemment transformé dans ce sens La Vie difficile, dont le manuscrit se trouve à la NRF et au sujet duquel un des lecteurs, M. Brice Parain, a donné un avis favorable. Mais cela traîne cependant et, si ce n'est pas abuser de votre bonté, je voudrais vous demander s'il ne vous serait pas possible d'user de votre influence pour hâter les choses.

C'est pour moi un livre d'époque, dont je dois être libéré, pour pouvoir me consacrer à d'autres travaux, plus sûrs. Précisément, j'ai commencé un autre ouvrage qui sera l'explication de toute cette évolution, le récit de cette longue histoire, dont Tamié a été un des principaux jalons. Mais ce Livre de la Décision, qui ainsi sera intitulé, me demandera évi-

8. *Livre des Vivants et des Morts*, p. 202.

demment du temps, car je veux le faire avec soin et le désire totalement véridique.

Puis-je espérer un mot de vous, cher Monsieur ? Je l'attends en tout cas et, avec mes remerciements sincères, je vous prie de croire, une fois de plus, à ma respectueuse affection.

R. De Becker

180, avenue Émile Max, Bruxelles

Gide reçoit cette lettre peu avant de quitter la France pour la Grèce, où il va rejoindre Robert Levesque, alors professeur à Spetsai. À Athènes, fin mars, ils retrouvent Charles Brunard, un Belge ami de Gide depuis plus de quinze ans, et Théo Léger, que sa quête mystique a mené jusqu'au mont Athos ; ils évoquent alors les avatars de Raymond De Becker :

« Gide vient justement de recevoir une lettre de Becker, ami de Théo, annonçant qu'il plaque la religion et découvre la vie ; à cette occasion, il voudrait offrir un livre à la NRF⁹... »

Les relations de Gide avec De Becker semblent s'arrêter là ; même si Gide envoya une réponse, il ne semblait pas trop désireux de les maintenir. À Athènes, en revanche, il avait suffisamment apprécié Théo Léger pour le recommander à l'un des collaborateurs de *La NRF*, Emmanuel Boudot-Lamotte, qui se rendait à son tour en Grèce. Et c'est donc à Théo Léger, revenu en Belgique, que nous allons laisser le mot de la fin, en citant quelques fragments d'une lettre qu'il adressa le 6 octobre 1939 à Robert Levesque, lettre dans laquelle se trouvent justement réunis tous les personnages que nous avons croisés dans ce chemin zigzagant...

« Je vous ai écrit deux ou trois fois, avant mon départ de Grèce, et aussitôt arrivé à Bruxelles. J'ai écrit également un petit mot à Monsieur Gide pour le remercier et lui dire que j'avais rencontré Nel Boudot-Lamotte ! Il ne l'aura vraisemblablement pas reçu.

» [...]

» Je suis fort « en froid » avec Raymond De Becker. Je ne l'ai guère vu que deux ou trois fois depuis mon retour, et finalement j'ai renoncé tout à fait. [...] Je ne vous parlerai pas de sa germanophilie ni d'une *Ode à Hitler* qu'il aurait écrite. Pour monstrueux que ce soit, cela pourrait encore révéler une ambition dévorante, une certaine grandeur (?) dans la malpropreté ! Mais son hypocrisie est inconsciente : il me rappelle fort le héros du poème en prose de Baudelaire "*La fausse monnaie*", et cette

9. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n°90-91, avril-juillet 1991, p. 315.

inconscience est ce que je ne peux lui pardonner.

» Abandonnons ce sujet qui m'irrite et me fatigue. Peut-être se reprendra-t-il un jour. Dernière nouvelle : Henry Bauchau lui-même s'est brouillé avec lui.

» [...]

» Je lis quelquefois. Je suis plongé depuis la Grèce dans le *Journal* de Gide que je lis lentement, passionnément. C'est d'une richesse et d'une substance inouïes. [...] C'est un livre merveilleusement humain, dans ce que ce mot a de plus noble et de plus pur. Je crois que plus le temps passera, plus sa vraie grandeur apparaîtra.

» [...]

» Quand je vous écris, j'ai encore la tête pleine de nos souvenirs. En ce moment je revois Épidaure, et plus tard notre petit vagabond de l'Acropole ! Quelle nostalgie ¹⁰... »

10. Les lettres inédites de Gide et de R. De Becker sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Les autres fragments inédits sont la propriété de M. Michel Levesque et de sa famille. Nous remercions respectivement Mme Catherine Gide, Mme Sutter-Levesque et M. Michel Levesque de nous avoir permis de les publier.